Document generated on 05/07/2024 1:27 a.m.

Continuité

CONTINUITÉ

Décors équatoriens

Mélissa Mars

Number 163, Winter 2020

URI: https://id.erudit.org/iderudit/92464ac

See table of contents

Publisher(s)

Éditions Continuité

ISSN

0714-9476 (print)
1923-2543 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Mars, M. (2020). Décors équatoriens. *Continuité*, (163), 44–45.

Tous droits réservés © Éditions Continuité, 2020

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Décors équatoriens

Mélissa Mars, designer d'intérieur spécialisée en patrimoine, parcourt l'Amérique du Sud et l'Europe à vélo, à la découverte d'intérieurs anciens. Nous la suivons dans son périple. Deuxième étape : l'Équateur.

MÉLISSA MARS

Il m'a fallu près de cinq semaines pour traverser à vélo la portion andine de l'Équateur, territoire de volcans. D'Ibarra à Cuenca en passant par Quito, ma quête d'intérieurs historiques m'a menée dans une région qui se révèle par les traces de son passé. Ici, le plancher d'un patio couvert de galets de rivière, avec insertions d'os de vache polis, dénote l'héritage d'une vieille tradition hispanique. Là, les fins détails du décor d'une ancienne gare rappellent l'âge d'or du train reliant les Andes à la côte et aux villes portuaires.

Le long de cette colonne vertébrale que sont les Andes, les intérieurs racontent l'histoire du pays.

La trace du territoire

Outre ses fameuses places principales ceinturées d'églises et d'édifices municipaux aux décors souvent majestueux, l'Équateur recèle des trésors d'intérieurs patrimoniaux.

Ainsi, dans le cœur historique de Quito, la capitale, l'architecture art nouveau du Teatro Bolívar (1933, réalisation de la firme américaine Hoffman-Henon) m'interpelle autant que les églises d'or. Témoin de l'avant-garde culturelle du pays durant les années 1930, cet édifice abritait alors l'une des plus grandes salles de spectacle de la côte ouest de l'Amérique du Sud. Une fois franchi le seuil des portes battantes, la découverte d'intérieurs majestueux portant des signes de calcination confirme ma lecture de ce pays : l'Équateur cultive et met en scène les vestiges du passé et leurs cicatrices. En effet, les traces de suie présentes sur les murs et plafonds finement ornés rappellent l'incendie de 1999 qui a endommagé considérablement l'édifice, en pleine réhabilitation à l'époque. L'argent manquant, la remise en état s'est limitée à consolider la structure et à restaurer la salle de spectacle. Quant aux espaces intérieurs adjacents, ils conservent les marques du sinistre, plongeant le spectateur dans l'histoire du lieu, de sa renommée à son déclin.

Dans la même veine, il est fréquent de découvrir des fragments de peintures murales anciennes, des fissures ou des compositions asymétriques dues aux séismes. Ces fragments révèlent des événements marquants, autant dans la capitale que dans les petites villes.

Plus au sud, à Latacunga, se trouvent les ruines d'un moulin à farine (1676) sur lesquelles repose désormais la Maison de la culture, un édifice moderne. L'ensemble dénote à la fois la force imprévisible du volcan Cotopaxi, qui a détruit la ville à trois reprises (1698, 1757, 1877), et la résilience des habitants qui, toujours, reconstruisent. Depuis les espaces intérieurs de la Maison de la culture, on peut apercevoir les anciennes meules et les murs composés de pierre et de chaux qui ont survécu au temps et aux séismes.

Finalement, après la visite de plusieurs édifices du centre historique de Cuenca, un constat s'impose : plusieurs intérieurs possèdent des plafonds de tôle peinte. Importés de France, ces plafonds révèlent l'influence des échanges commerciaux au cours du XXe siècle. Ainsi, lorsqu'ils exportaient des patates, du cacao et surtout le panama, célèbre chapeau de paille tressée très prisé par les Français, les Équatoriens rapportaient dans leurs valises inspiration, produits et matériaux de construction. Parmi ceux-ci, les fameuses tôles qui recouvrent encore aujourd'hui les plafonds d'intérieurs prestigieux de Cuenca.

De la colonisation à l'émancipation ?

Éléments nouveaux sur mon parcours, les décors peints des églises — des plus modestes aux plus somptueuses — utilisent trompe-l'œil et coups de pinceau minutieux pour imiter des matériaux nobles (marbre et bois) et reproduire de fortes images catholiques. Édifiées dans tous les villages et quartiers des villes à des fins d'évangélisation, ces églises et chapelles témoignent, par la finesse de leur art pictural, de la puissance du catholicisme durant la conquête espagnole.

Si certaines villes ont décidé de détruire toute trace de cet héritage douloureux, d'autres en ont fait la richesse de leurs attraits touristiques. Ainsi, alors qu'Otavalo a rasé la majorité de ses édifices coloniaux religieux

Les décors peints des églises équatoriennes ont notamment recours au trompe-l'œil pour imiter des matériaux nobles.
Photos : Mélissa Mars

Dans les années 1930, le Teatro Bolívar abritait l'une des plus grandes salles de spectacle de la côte ouest de l'Amérique du Sud. Des marques de l'incendie de 1999 rappellent l'histoire du lieu.

Ce plancher de patio couvert de galets de rivière arbore des insertions d'os de vache polis, vestiges d'une tradition hispanique.

pour faire place à une architecture moderne, Quito affirme quant à elle fièrement ce patrimoine monumental dans son paysage escarpé. Couvents, monastères, chapelles et églises y sont maîtres des lieux (et des fonds de restauration), dont l'impressionnante église de la Compañía de Jesús (1605-1765), aux intérieurs baroques d'influence mauresque décorés de feuilles d'or, où se bousculent les touristes.

Des institutions créatives

Pour brosser un portrait fidèle de ma traversée, je ne peux faire omission des maux qui fragilisent la pérennité de ce patrimoine : la corruption, l'individualisme et l'incompétence. Des monuments sont détruits parce qu'ils déplaisent aux nouveaux hommes politiques, des édifices se construisent dans les vieilles trames urbaines, des divisions malheureuses ou des installations électriques et sanitaires douteuses surgissent mal à propos, des fonds sont détournés, et j'en passe.

De cet amalgame émergent pourtant des initiatives salvatrices. Par exemple, à Ibarra, dont le centre historique se dépeuple et les plus anciennes maisons se délabrent, la Ville a choisi d'implanter tous ses services dans des édifices historiques, réhabilitant patios et pièces en enfilade. Même réflexe à Riobamba, qui a installé certains de ses espaces de travail dans un des plus importants édifices du centre historique. Par ailleurs, afin de contrer le désintérêt des architectes de la région et leur manque de collaboration, la Ville de Riobamba a pris le parti de sensibiliser ses jeunes citoyens en donnant chaque année des cours sur le patrimoine dans les écoles. Finalement, le Collège d'architecture de Quito, véritable moteur d'initiatives, a choisi par de multiples actions de rendre visible le patrimoine architectural, d'en parler et de stimuler la fierté afin de lutter contre la méconnaissance, l'abandon et la détérioration progressive du centre historique.

Du nord au sud, de villes en villages, malgré les failles cuisantes de la gestion du patrimoine, la réhabilitation des édifices anciens sur l'ensemble du territoire a marqué mon passage. Ces initiatives, espérons-le, se propageront dans les nombreux autres édifices historiques sans vie du pays. ◆

Mélissa Mars est designer d'intérieur spécialisée en patrimoine.